

Azorín, *¿Qué es la historia?* Madrid: Fórcola, 2012. Edición de Francisco Fuster, 230 págs.

¿Qué es la historia? est le titre proposé par Francisco Fuster pour une anthologie de textes de José Martínez Ruiz (Azorín) dont la thématique peut être considérée comme historique. Ils font presque tous partie des très nombreux articles que l'écrivain a publiés dans la presse. Dix-sept avaient déjà été recueillis dans une anthologie de 1962 intitulée *Historia y vida*, Azorín avait donc accepté sa publication par García Mercadal dans la collection Austral, trois avaient été édités dans d'autres livres et onze n'étaient pas encore sortis des pages de journaux. Le titre de 1962 signale que la réflexion d'Azorín sur le rapport à l'histoire semblait avoir encore une certaine actualité et, surtout, qu'elle se poursuivait. La publication d'autres textes apparaît donc pertinente tant il a continué à écrire sur ce thème qu'il envisage surtout sous deux points de vue, celui de la relation personnelle qu'il entretient avec l'histoire et celui de la manière dont elle est perçue par les diverses composantes de la société, et en particulier par ceux qui n'attendent pas grand chose de ce que semblent annoncer les changements politiques.

Par rapport aux textes de *Historia y vida* ceux de *¿Qué es la historia?* indiquent que Azorín n'en était pas resté à des considérations d'ordre général ou impressionniste sur l'histoire. Dans quelques pages du prologue Francisco Fuster considère même que sa réflexion est d'ordre méthodologique, bien qu'il n'utilise pas le mot, et qu'elle constitue une élaboration proche, en quelque sorte, des constructions historiographiques de Braudel ou de Thompson –le rapprochement entre les deux peut sembler téméraire. Le lecteur est donc appelé à s'interroger aussi bien sur la vision de l'histoire de l'écrivain de Monóvar que sur une interprétation historique que l'auteur de l'anthologie considère comme modèliche. Mais même si Azorín a écrit pendant un demi siècle de très nombreux articles sur des questions historiques, certains sont postérieurs à *La Méditerranée* de Braudel, il est difficile de croire qu'ils aient pu le rapprocher d'un projet particulier d'historiographie que contredit en partie son insistance, si fréquente, sur les permanences qui résistent aux changements apparents imposés d'en haut à ceux qui, en bas, ont d'autres pratiques sociales et d'autres références. Cette immobilité est le produit du paysage et de la manière d'imaginer la vie propre au monde paysan des « pueblos » qu'oublie la grande majorité des récits historiques. Il serait peut-être trop paradoxal d'attribuer une intention historiographique à un écrivain qui, malgré les nombreux livres d'histoire qu'il a lus et la foule des articles qu'il leur a consacrés n'a entrepris d'écrire aucune œuvre qui aurait mis en pratique les conseils prodigués dans ses contributions aux journaux ou aux revues. Les textes de l'anthologie *¿Qué es la historia?* en sont eux aussi remplis.

De fait, la réflexion d'Azorín n'a pas été une façon de privilégier « la longue durée » aux dépens d'une histoire des événements orientée par un souci de rendre compte du national. La notion unamunienne de « intrahistoria », malgré sa forte critique du discours institutionnel, ne s'est pas limitée non plus à demander un renouvellement des thèmes et de l'écriture de l'historiographie. Azorín comme Unamuno ont surtout souligné, à partir de considérations morales, les implications multiples du passé et le type de relation au temps de la vie sociale ordinaire telle qu'elle semblait se dérouler dans le contexte national de l'Espagne –Azorín a souvent répété qu'il aspirait à se situer dans le passé. Il a beau citer beaucoup de livres d'histoire, sa façon de traiter des contradictions auxquelles l'écriture de l'histoire est confrontée, en particulier la

difficulté de ne pas reproduire les préjugés de leur époque, fait de l'histoire une catégorie instrumentale qui permet de ne pas parler de la relation de l'historien avec le politique. C'est toujours le cas lorsqu'il signale, et il le fait constamment, qu'elle charge de partialité le regard des plus soucieux d'objectivité. Puisque ce carcan est aussi évident que constant il n'y aurait aucune raison de continuer à l'évoquer puisque seuls y échapperaient ceux qui, passant leur vie dans les archives, reproduisent les documents sans essayer de les interpréter. La convergence, « confluencia », que le prologue veut signaler entre Azorin et des tentatives de rénovations de l'histoire –pour F. Fuster il s'agirait de celles de Braudel, Guinzburg, Thompson– pourrait faire perdre de vue que la logique de son discours consiste à se situer par rapport aux paramètres idéologiques et sociaux des débats intellectuels contemporains de l'auteur.

Puisque les articles couvrent un espace chronologique considérable l'intérêt essentiel du livre est de montrer la continuité de ce que Azorin a écrit sur l'histoire : le plus ancien est de 1909 et le plus tardif de 1952. Les changements qui ont affecté pendant plus de quatre décennies aussi bien la situation de l'écrivain, assez vite installé dans les institutions, même les politiques, que celle d'un pays qui, en plus de grandes crises et de forts conflits, a connu une guerre civile et la très particulière situation de dépendance face à l'autorité que le franquisme avait imposée aux Espagnols, n'ont pas empêché que le thème, chargé de rhétorique, de la difficulté d'écrire un livre d'histoire demeure à l'identique. Ni la conviction apparente de Azorin ni la force de son écriture n'effacent l'impression qu'il y a une part d'artifice dans un discours qui n'évoque pas les contextes très divers des moments où les articles ont été écrits. Qu'il y ait dans *¿Qué es la historia?* onze textes écrits pendant le franquisme, et qui s'ajoutent aux quatre de la période de la dictature de Primo de Rivera, peut sembler excessif par rapport à l'espace qu'occupent ceux de l'époque où se cristallise la pensée d'Azorin. Peut-on s'étonner de leur respect à l'égard du régime franquiste ? Ceux des années de la dictature de Primo de Rivera semblent en avoir moins. Dans l'un d'entre eux, l'écrivain regrettait que des historiens aient essayé de nuancer le poids de l'orthodoxie imposée par la contre-réforme en considérant que dans ce cadre rigide il était resté quelques « cuestiones libres ». Cela n'avait été que « [...] la libertad de moverse, de ir, de venir, de saltar, de triscar dentro de las cuatro paredes de la prisión » (p. 123). Au bout du compte la fermeture du débat intellectuel avait coûté cher l'Espagne. Cette revendication d'une véritable liberté d'opinion ressemble à une protestation contre le système « primorriverista ». Mais il n'est pas sans signification que l'historien critiqué dans cet article soit Rafael Altamira parce qu'il avait considéré pertinente cette interprétation attribuée à Menéndez Pelayo. Ce n'était pas fréquent. Mais signaler des convergences était une manière pour Azorin de garder de la distance à l'égard des débats du moment et de nuancer une apparente critique de fond.

L'anthologie de Francisco Fuster est ainsi utile pour approcher une logique discursive qui permettait d'éviter trop d'implications. Sa contribution à l'établissement d'attitudes acritiques mériterait d'être analysée. Considérer Azorin à travers ce qu'il a écrit sur l'histoire serait oublier les qualités d'écrivain et d'essayiste de l'auteur de *Andalucía trágica*. Cependant une évaluation de son apport intellectuel au « medio siglo de cultura española » dont il a fait partie ne peut ignorer le type de réflexions sur la vision de l'histoire qu'il a longtemps diffusées.

¿Qué es la historia? es el título elegido por Francisco Fuster para una antología de textos de José Martínez Ruiz (Azorín), que tratan de temas que se pueden considerar

históricos. En su casi totalidad, proceden de la gran cantidad de artículos que el escritor publicó en la prensa. De hecho, el libro lo componen diecisiete textos de los que recogió en 1962 una antología de la colección Austral titulada *Historia y vida* recopilados por García Mercadal, otros tres ya editados en varias obras y once que se habían quedado hasta hoy en las páginas de los diarios. El título del libro de 1962 indica que la reflexión azoriniana sobre la historia parecía tener todavía cierta actualidad y confirma, sobre todo, su continuidad. La publicación de una nueva serie de textos se justifica, por consiguiente, tanto por la constante atención del escritor, como por las muchas páginas en las que habla de la relación con la historia a los dos niveles a los que más frecuentemente alude, el personal y el de la percepción que de ella tienen los diversos componentes de la sociedad y, en particular, los que menos parecen esperar algo de ella.

Con respecto a *Historia y vida ¿Qué es la historia?* parece indicar que Azorín fue más allá de unas consideraciones de orden exterior o impresionista sobre la historia. En unas páginas del prólogo, Francisco Fuster considera que la reflexión abarca un componente de orden metodológico, aunque no usa esa palabra, el cual lo situaría cerca de los proyectos historiográficos de Braudel o de Thompson. El lector viene llamado, por consiguiente, a interrogar tanto la visión de la historia del escritor de Monóvar como la interpretación que el autor de la antología propone de su modelo para escribirla. Pero, aunque son muy numerosos los artículos sobre cuestiones históricas que Azorín escribió a lo largo de medio siglo, ¿lo habrían llevado a acercarse a un proyecto particular, y relativamente moderno, de historiografía? Es dudoso deducirlo de las evocaciones, tantas veces desarrolladas, de las permanencias que resisten a los cambios « de arriba », los cuales se quedan en apariencias para la mayoría que vive en otro ritmo. Configuran esa inmovilidad el paisaje y las maneras de imaginar sus vidas por quienes forman aquel mundo campesino de los « pueblos » olvidado por la gran mayoría de los relatos históricos que Azorín fue leyendo con constancia a lo largo de su vida. Sería además un tanto paradójico que se atribuyera una intención historiográfica más precisa a un escritor que, a pesar de leer tantos libros de historia y de escribir tantas veces sobre ellos, no emprendió ninguna obra propiamente histórica que observara los múltiples consejos que ofrecen sus artículos. Están también repletos de ellos los textos de la antología *¿Qué es la historia?*

De hecho, la reflexión de Azorín no fue una manera de privilegiar las « largas duraciones » a expensas de una historia de los acontecimientos sesgada por la preocupación por lo nacional. Tampoco la noción unamuniana de « intrahistoria », a pesar de la fuerte crítica del discurso institucional, se limitó a pedir otros modelos de temática y de escritura historiográficas. Tanto la una como la otra de esas dos actitudes subrayaban sobre todo, a través de consideraciones morales, las múltiples implicaciones que el pasado y también la relación con el tiempo tienen en la vida social común, tal como parecía desarrollarse en el contexto nacional español desde hacía mucho tiempo – la aspiración a situarse en el pasado la repitió a menudo Azorín –. Además, a pesar de mencionar mucho los libros de historia, los modos con los que trata las contradicciones a las que se enfrentan los historiadores, en particular la dificultad de apartarse de los prejuicios del presente, convierte de hecho a la historia en una categoría instrumental que permite dejar de lado la cuestión de las relaciones del historiador con lo político. Y eso pasa incluso cuando Azorín señala, con mucha constancia, que ellas imponen parcialidad a la mirada de los historiadores, incluso a la de los más prudentes. Siendo un hecho tan evidente y tan automático, la cuestión no tiene por qué seguir planteándose. Sólo se salvan quienes, evocados de un modo extremadamente ideal, se pasan la vida en

los archivos o cerca de los documentos y los reproducen tal cual sin tomar distancia alguna. La « confluencia » que el prólogo encuentra entre Azorín y los renovadores de la historia – serían Braudel, Guinzburg, Thompson – podría llevar a perder de vista la lógica de un discurso que intenta elaborar una respuesta en medio de los parámetros ideológicos y sociales de los debates intelectuales en los que toman forma los textos aquí reunidos.

El mayor interés del libro es mostrar la continuidad de lo publicado por Azorín acerca de la historia ya que los artículos cubren un arco de tiempo considerable: el más antiguo es de 1909 y el más tardío de 1952. Los cambios que durante más de cuatro décadas afectaron tanto a la situación del escritor, pronto instalado en las instituciones, incluso en las políticas, como a la de un país que conoció, además de grandes crisis y fuertes conflictos, una guerra civil y la muy particular dependencia frente a la autoridad que la dictadura franquista impuso a los españoles, no impidieron que continuara casi idéntica a lo largo de décadas la temática, con fuerte carga retórica, de la dificultad de escribir un libro de historia. Ni la convicción de Azorín ni el impacto de su escritura quitan la impresión de que hay parte de artificio en un discurso que no evoca directamente los contextos muy distintos en los que se escribieron los artículos. Once textos escritos en tiempos del franquismo – además de cuatro bajo la dictadura de Primo de Rivera – pueden parecer demasiados con respecto al espacio ocupado en *¿Qué es la historia?* por la época fundacional de Azorín. Son, de todos modos, significativos de un tipo de actitud pacífica frente al régimen. Parecen menos respetuosos los artículos de los años de la dictadura de Primo de Rivera. En uno de ellos, el escritor lamenta que varios ensayistas hayan intentado matizar el peso de la ortodoxia impuesto por la contrarreforma ya que desembocó en una cerrazón, costosa para España, del debate intelectual. Sostienen, en efecto, que dentro del marco rígido que se logró imponer hubieran quedado algunas « cuestiones libres ». Pero, en palabras de Azorín, no fueron más que « [...] la libertad de moverse, de ir, de venir, de saltar, de triscar dentro de las cuatro paredes de la prisión » (p. 123). Puede entenderse esa reivindicación de una verdadera libertad de opinión como una protesta frente al sistema primorriverista. Es notable, sin embargo, que el historiador censurado en dicha ocasión fuera Rafael Altamira y precisamente por reconocer pertinente una interpretación atribuida a Menéndez Pelayo. Incluso si las intervenciones del primero en tal sentido no fueron tantas, señalar que hubo algunas era una manera paradójica de conservar distancia con respecto a los debates del tiempo y de matizar lo que podía sonar a aparente protesta. La antología de Francisco Fuster es útil, por consiguiente, para entender la lógica discursiva en la que el escritor se apoyó para permanecer distante. Merece ser estudiada todavía como modalidad de trayectoria hacia posturas acríicas. Por supuesto, considerar a Azorín a través de lo que escribió sobre la historia sería reducir la estatura de escritor y de ensayista del autor de *Andalucía trágica*. Sin embargo, la reconstitución de su aportación intelectual en el « medio siglo de cultura española » del que formó parte, no puede ignorar el tipo de reflexiones que difundió durante muchos años en materia de visión de la historia.

Michel Ralle

Professeur émérite de l'Université Paris-Sorbonne (France)

mralle@wanadoo.fr

Fecha de recepción: 13 septiembre de 2013

Fecha de aceptación: 22 de septiembre de 2013

Publicado: 15 de junio de 2013

Para citar: Michel Ralle, “Azorín, ¿*Qué es la historia?*”, edición de Francisco Fuster, ed. Fórcola, Madrid, 2012, 230 págs.”, *Historiografías*, 6 (julio-diciembre, 2013): pp. 145-149, <http://www.unizar.es/historiografias/historiografias/numeros/6/ralle.pdf>